

---

## Article

### « Notes sur le Marxisme »

Charles De Koninck

*Laval théologique et philosophique*, vol. 1, n° 1, 1945, p. 192-199.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019747ar>

DOI: 10.7202/1019747ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

# Notes sur le Marxisme\*

## I

### CALCUL ET DIALECTIQUE

Dans l'*Anti-Dühring*, ainsi que dans *Dialectique de la nature*, Engels a reconnu le caractère fondamentalement dialectique du calcul. «...La mathématique des grandeurs variables, dont la partie la plus importante est le calcul infinitésimal, n'est pas essentiellement autre chose que l'application de la dialectique aux questions mathématiques»<sup>1</sup>. Cependant, je ne crois pas qu'on puisse donner le calcul comme exemple de la sorte de contradiction que réclame la dialectique prise au sens hégélien et marxiste, c'est-à-dire «une contradiction objectivement existante dans les choses et les phénomènes eux-mêmes»<sup>2</sup>. J. B. S. Haldane y fait allusion<sup>3</sup>. Examinons toutefois la question plus en détail afin de nous assurer du sens et de la mesure de la concession que paraît devoir faire aujourd'hui le marxiste.

Le problème n'est pas dépourvu d'intérêt puisque Engels y a vu, ainsi que dans le cas de l'infini et du mouvement, un exemple clair à crever les yeux, de la contradiction au sens marxiste. Or, si d'une part le marxiste appelait le calcul dialectique en raison de cette contradiction, et si d'autre part il faut désormais reconnaître que nous n'y avons pas affaire à la sorte de contradiction que réclame la dialectique marxiste—du moins pas au niveau indiqué par Engels—, comment le marxiste conçoit-il désormais le caractère dialectique du calcul? Dirait-il que le calcul n'est plus dialectique et qu'il faut maintenant reléguer cette position à l'histoire? Expédié la cause d'Engels en disant qu'en cette matière il s'appuyait uniquement sur l'état de la mathématique de son temps, ce serait, j'en suis persuadé, manquer de justice à son endroit.

\* \* \*

Voici donc un passage en cause que j'emprunte à l'*Anti-Dühring*:<sup>4</sup> «Je différencie  $x$  et  $y$ : c'est à dire, je suppose que  $x$  et  $y$  sont si infiniment petits qu'ils disparaissent par rapport à toute grandeur, si petite qu'elle soit, pour peu qu'on la pose comme réellement existante; de telle sorte que de  $x$  et  $y$  il ne subsiste rien que leur relation réciproque, pour ainsi

\* Ces notes ont été rédigées au printemps de l'année 1943 à la demande de Constantin Oumanski, feu l'ambassadeur de l'Union Soviétique à Mexico. Elles représentent quelques-unes des difficultés que nous rencontrons dans l'exposé de la doctrine du matérialisme dialectique. Nous les soumettons aux marxistes contemporains, non pas comme un défi, mais dans le but de susciter des réponses que nous pourrons insérer dans l'exposé objectif de leur doctrine.

1. *Anti-Dühring*, traduction Bracke, Paris, Costes, t. I, chap. 13, p. 208.

2. Ibid., chap. 12, p. 182.

3. *The Marxist philosophy and the Sciences*, London, p. 56.

4. T. I, chap. 13, pp. 212-213.

dire sans aucun fondement matériel, un rapport quantitatif sans aucune quantité. L'expression  $dy/dx$  c'est à dire le rapport des deux différentielles de  $x$  et de  $y$  est donc égale à  $0/0$ , mais ce  $0/0$  est posé comme l'expression de  $y/x$ . Je ne note qu'en passant que ce rapport entre deux grandeurs disparues, la fixation du moment de leur disparition, implique une contradiction; mais cette contradiction ne saurait nous troubler plus qu'elle n'a troublé les mathématiciens depuis plus de deux cents ans.»

Cette interprétation met donc en cause la notion de limite. Or, en termes de la méthode des limites, il ne pourrait être question d'une contradiction dans l'exemple donné par Engels que si l'on supposait la limite vraiment atteinte. Mais voilà qui est contraire à la définition même de la limite: les valeurs successives de la variable  $x$  doivent se rapprocher d'un nombre fixe  $a$ , de telle sorte que la différence  $x-a$  finisse par *devenir et rester*, en valeur absolue, inférieure à tout nombre donné  $e$ , si petit qu'il soit. Il est essentiel à la définition de la dérivée que  $dx$ , à savoir  $x-a$ , diffère de 0. Or, pour que dans l'exemple cité il apparaisse une contradiction, il faudrait que les grandeurs en cause soient déterminément égales à 0; qu'elles soient des grandeurs non pas simplement en voie de disparaître et de *devenir* égales à 0, mais qu'elles soient entièrement *disparues*, qu'elles soient parfaitement égales à 0.

Nous savons que les premiers interprètes du calcul se faisaient de l'infiniment petit une notion fausse et versaient, au fond, dans l'antique erreur d'Antiphon. Il suffit de considérer l'infiniment petit comme une entité statique pour qu'il devienne aussi contradictoire qu'un cercle carré. En fait, il n'est contradictoire que si on lui enlève son caractère dynamique. En tant qu'infiniment petit, il n'a pas de grandeur définie. Sans doute est-il quelque chose de négatif en comparaison de la grandeur définie dont il s'éloigne. Comme le dirait Engels lui-même: il disparaît par rapport à toute grandeur. Mais il reste à l'état de «disparaître», et ce qui a *disparu* se rapporte toujours à une grandeur donnée dont on s'éloigne. Puisqu'il n'est jamais égal à 0, l'infiniment petit retient en même temps son caractère positif.

Mais comment peut-on dire alors que «de  $x$  et de  $y$  il ne subsiste rien que leur relation réciproque, pour ainsi dire sans aucun fondement matériel, un rapport quantitatif sans aucune quantité»? Voilà qui serait si, par impossible, on pouvait atteindre la limite, si  $dy/dx=0/0$  exprimait une égalité accomplie. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourrait parler d'une contradiction. Mais en fait, on n'a pas affaire à une contradiction puisqu'il ne s'agit que d'une *tendance* vers l'égalité.

Disons toutefois qu'Engels paraît avoir saisi la profonde différence entre une grandeur donnée et une grandeur en train de varier, en l'occurrence, en train de disparaître. Cette dernière ne se peut définir que d'une manière extrinsèque, par le truchement d'une grandeur donnée et de la limite constante. N'en est-il pas ainsi de tout mouvement? Il n'est ni déterminément acte ni déterminément puissance. On nie la nature propre du mouvement dès qu'on veut le ramener soit à l'acte tout court soit à la

puissance tout court. On le nie tout aussi bien en le ramenant simultanément aux deux: en le composant de ce qui déterminément est et ce qui déterminément n'est pas. Dans un cas comme dans l'autre, on se ferait du mouvement une conception purement statique. Voilà qui revient à refuser de faire entrer dans le mouvement autre chose que de l'immobile, c'est nier que le mouvement est foncièrement autre que l'immobilité, c'est vouloir exprimer le tout du mouvement en termes d'absolue fixité.

Or, il en est de même pour l'infiniment petit: le seul fait de vouloir le ramener à l'un et l'autre des termes moyennant lesquels nous devons cependant le définir, c'est déjà le nier. Pareille réduction devrait nous faire dire: l'infiniment petit est parfaitement égal à 0 et il ne l'est pas; ou encore: il devient égal à 0 et ne devient pas égal à 0 puisqu'il l'est déjà; on a atteint la limite et on ne l'a pas atteinte. Voilà donc qui serait contradictoire.

Quand même nous serions disposés à recevoir une contradiction, nous ne saurions le faire dans le présent cas, puisqu'elle ne surgirait qu'en conséquence d'une erreur mathématique trop évidente. Car on pourrait suggérer une échappatoire par trop simpliste: puisque, pour le marxiste, le mouvement est une contradiction évidente, pourquoi la présente contradiction devrait-elle faire hésiter? Mais, comme il ne pourrait s'agir que de la contradiction provenant d'une fausse conception de la limite, je suis persuadé que le marxiste n'accepterait pas cette échappatoire.

Entendons-nous toutefois. Il ne me vient pas à l'idée d'exclure de la notion de limite tout rapport à la contradiction. Je nierais du coup son caractère dialectique. Mais cette contradiction ne joue qu'un rôle purement extrinsèque et négatif; elle n'intervient pas comme chose accomplie. Tendant vers une limite, nous nous approchons toujours davantage de ce qui *serait* contradictoire si, par impossible, on pouvait adéquatement atteindre cette limite. Mais, la contradiction qui *serait*, ne sera jamais.

Pourvu que l'identité en cause ne soit qu'une identité en devenir et non pas une identité accomplie, je puis, sans être marxiste ni hégélien, soutenir l'identité des différences, l'identité des contraires. Je puis donc accepter aussi la contradiction: une contradiction en devenir. Il n'y a que l'identité des différences ou des contraires *accomplie* qui heurterait le principe de contradiction. L'exemple cité d'Engels est un exemple de la contradiction en devenir—formons même l'expression «contradiction dynamique». Mais, je le répète, pareille contradiction n'est pas contradictoire et, par conséquent, elle ne pourrait pas être citée en exemple de la contradiction véritable, c'est-à-dire accomplie, qu'exige la dialectique entendue au sens hégélien ou marxiste.

Reste à savoir si Engels voulait vraiment parler d'une contradiction autre que celle qui se trouverait à la limite si, par impossible, on pouvait adéquatement atteindre cette limite. Je ne crois pas qu'on pourrait entretenir là-dessus des doutes. On le voit dans le passage que j'ai cité plus haut. On le voit aussi dans cet autre passage où il parle de la contradiction qui se trouve dans le monde réel: «Il se peut que cette proposition ait,

pour des gens de raison d'ailleurs assez saine, la même valeur évidente que celle-ci: ce qui est droit ne peut être courbe, ce qui est courbe ne peut être droit. Pourtant le calcul différentiel, nonobstant toutes les protestations de la saine raison, pose en certaines circonstances droit et courbe comme identiques, et obtient par là des résultats que ne réalisera jamais la saine raison réfractaire à cette absurdité, l'identité de droit et de courbe<sup>1</sup>. Je cite encore ce passage de *Dialectique de la nature*<sup>2</sup>: «*Straight and curved in the differential calculus are in last resort put as equal...*» Et plus loin Engels s'écrie: «*O metaphysics!*! Or, ce n'est qu'à la condition d'identifier droit et courbe qu'on a affaire à une contradiction accomplie et que l'exclamation serait fondée. Il savait bien qu'il mettait en cause le principe de contradiction, à savoir, qu'il est impossible d'être et de n'être pas en même temps et sous le même rapport. N'avait-il pas dit aussi, plus haut<sup>3</sup>, à propos de l'identité et de la différence: «*The dialectical relation is already seen in the differential calculus, where  $dx$  is infinitely small, but yet is effective and performs everything*». Or, que l'infiniment petit soit «*effective and performs everything*» ne serait étonnant que s'il était parfaitement égal à 0.

Mais le passage qui me paraît vraiment étonnant, c'est le paragraphe sur les Asymptotes<sup>4</sup>. Il contient des remarques fort justes qui contredisent ouvertement la position qu'il veut étayer. Prenons la première phrase: «*Geometry begins with the discovery that straight and curved are absolute opposites, that straight is absolutely inexpressible in curved, and curved in straight, that the two are incommensurable*». Il faut s'entendre. Il y a *tendance* à surmonter cette opposition, il y a tendance *vers* l'identité, nous pouvons parler d'une identité en devenir, mais l'opposition n'est jamais rayée, l'identité jamais accomplie. Lorsqu'il ajoute: «*Yet even the calculation of the circle is only possible by expressing its periphery in straight lines*», nous devons reconnaître que son expression en termes de droite ne sera jamais adéquate, que la différence demeure absolument irréductible. Droite et courbe diffèrent par définition. On peut définir l'une comme limite de l'autre. Mais la définition de la droite comme limite de la circonférence d'un cercle dont le rayon grandit indéfiniment n'est pas une définition de la droite, mais de la *droite comme limite* que la courbe ne pourra jamais atteindre. Ce n'est que dans le cas de différences en dernière analyse irréductibles qu'il est possible de définir l'une comme limite de l'autre. -

Il poursuit: «*For curves with asymptotes, however, straight becomes totally merged in curved, and curved in straight:...*» Or, après avoir employé l'expression «totally merged», il ajoute cette précision qui contredit l'idée qu'il semble vouloir illustrer: «*just as much as the notion of parallelism: the lines are not parallel, they continually approach one another and yet never meet; the arm of the curve becomes more and more straight, without ever becoming entirely so, just as in analytical geometry the straight*

1. *Anti-Dühring*, chap. 12, pp. 180-181.

2. Je l'emprunte à la traduction anglaise de Dutt, *Dialectics of Nature*, p. 200.

3. *Ibid.*, p. 198.

4. *Ibid.*, p. 199.

line is regarded as a curve of the first order with an infinitely small curvature. The  $x$  of the logarithmic curve may become ever so large,  $y$  can never = 0.» J'ai souligné les expressions qui contredisent ouvertement la première moitié du paragraphe. Ajoutons qu'une «curve of the first order with an infinitely small curvature» n'est pas une droite, bien qu'on puisse dire qu'elle est en train de devenir une droite. La droite n'est jamais que limite.

Mon insistance paraîtra-t-elle superflue ? J.-B.-S. Haldane, en effet, règle la question en faisant remarquer: «This was of course written before 'rigorous' proofs based on the theory of limits were introduced into most books on the calculus. Engels is quite correct concerning the calculus as taught in his day»<sup>1</sup>. Et dans son propre ouvrage, *The marxist philosophy...* il écrit: «It is important to remember that (Engels) was historically correct...»<sup>2</sup>. Or, comme je le disais plus haut, je ne crois pas que cette manière d'expédier la cause d'Engels lui rende justice. Je sais que Haldane ajoute: «It is, however, worth pointing out that even the so-called rigorous proofs ultimately rest on a logical basis which is not entirely free from contradiction». Cette réserve n'est pas très rassurante puisqu'il reste toujours possible que la contradiction sous-entendue subisse un jour le sort des contradictions qui résultent d'une erreur maintenant reconnue.

On ne peut rendre justice à Engels que si l'on distingue nettement la part de vérité qu'il a entrevue; il a raison de faire intervenir l'idée de contradiction dans toute tendance vers une limite. Mais, cette contradiction que j'ai appelée dynamique, bien qu'elle suffise à rendre le calcul dialectique au sens classique, ne pourrait jamais être donnée comme exemple de la sorte de contradiction que réclame la dialectique marxiste.

## II

### LES DEUX SORTES DE CONTRADICTION

Tantôt le marxiste, comme l'hégélien, considère la contradiction comme chose impossible, tantôt il l'embrasse comme chose accomplie dans le monde réel, comme «existant objectivement, et pour ainsi dire en chair et en os dans les choses et les phénomènes eux-mêmes». C'est ainsi qu'il déclare le mouvement et l'infini qui sont des choses parfaitement incontestables, des contradictions évidentes. Nous nous tenons donc sur le terrain du réel.

Quel est le critère de distinction de ces deux sortes de contradictions ? Comment les définirait-on ? Sans doute, l'une devrait être, en dernière analyse, *possible*, car si elle était impossible, elle ne pourrait jamais être, le mouvement ne pourrait pas être; l'autre sera *impossible*, par exemple que le mouvement soit identique en tout point à l'immobilité. Le mouvement renferme l'une et exclut l'autre.

---

1. Note in *Dialectics of nature*, p. 200, n. 1.

2. p. 56.

Mais si, en dernière analyse, l'une des deux contradictions doit être caractérisée par l'impossible, comment définira-t-on cet impossible ? J'ose faire cette question au marxiste contemporain, car je sais que ni Marx, ni Engels, ni Lénine n'ont jamais hésité à faire face à ce genre de difficultés. Or, le possible s'est toujours défini : ce qui ne renferme pas de contradiction. Mais le marxiste soutient que quelque contradiction est possible, par exemple, une droite qui serait en même temps et sous le même rapport non-droite ; ou encore «le simple changement mécanique de lieu ne peut s'accomplir que parce qu'un corps, en un seul et même moment du temps, est en un lieu et en même temps en un autre lieu, en un seul et même lieu, et non en ce lieu»<sup>1</sup>. Mais alors, comment définira-t-il l'impossible ? Il ne pourra pas le faire par la contradiction impossible. Voilà qui serait un cercle vicieux que le marxiste n'accepte pas.

Pour que la contradiction possible soit vraiment contradiction, il faudrait que les termes que renferme cette contradiction soient opposés de manière telle que leur identité serait contradictoire. Mais alors, que veut dire ici «contradictoire» ? Si, dans ce contexte, le terme «contradictoire» ne revient pas à dire «impossible», que veut-il dire ?

Lorsque le marxiste déclare le mouvement contradictoire, ne doit-il pas juger qu'être en un seul lieu et en même temps n'être pas en ce lieu est contradictoire ? Or, que veut dire, à ce stade, le terme «contradictoire» ? Si un corps pouvait être en un seul lieu et en même temps n'être pas en ce lieu où il est, ne faudrait-il pas dire que, puisque c'est possible, ce n'est pas contradictoire ? Ne s'en suit-il pas que la contradiction possible n'est possible qu'à la condition d'être impossible ?

### III

#### MOUVEMENT ET CONTRADICTION

Sachant combien le marxiste contemporain tient Aristote en estime, j'ose demander comment il réfute son analyse du mouvement et de l'infini dans les livres III des *Physiques* et XI (K) des *Métaphysiques*. Le marxiste doit la tenir pour foncièrement erronée. Que le mouvement et l'infini sont des contradictions voudrait dire, pour Aristote, qu'ils sont impossibles.

Il est très vrai que pour Aristote le mouvement est un certain mélange d'être et de non-être. Et pourtant, le mouvement n'a pour lui rien de contradictoire. C'est qu'il y a ici deux points à considérer : (a) L'être et le non-être en cause sont déjà des divisions de l'être tout court. Le premier est être en acte ; le non-être en cause n'est autre chose que l'être possible, l'être en puissance, qui n'est non-être qu'en comparaison de l'être en acte et qui est tout autre chose que le non-être qui s'oppose à l'être tout court

1. *Anti-Dühring*, T. I., chap. 12, p. 182.

divisé en acte et en puissance, en être et non-être relatif. Le mouvement serait contradictoire si l'on confondait les deux sortes de non-être, l'absolu et le relatif. Et cela voudrait dire que le mouvement est impossible, qu'il n'y en a pas et qu'il ne peut pas y en avoir. (b) En outre, le mélange d'être et de non-être qu'est le mouvement, n'est pas mélange de ce qui est déterminément en acte et de ce qui n'est qu'en puissance. Ainsi, la maison en construction, en devenir, serait à la fois maison parfaitement achevée et purement en puissance. Voilà comment il faudrait concevoir le mouvement pour dire qu'il est une contradiction.

Puisque le marxiste tient le mouvement pour un fait à la fois absolument évident et une contradiction évidente, il devrait pouvoir dire aussi que le mouvement est une contradiction possible, car si elle n'était pas possible, elle ne pourrait pas *être*. Bref, il faut que le mouvement soit une contradiction qui n'est pas contradictoire au sens d'impossible. Nous revenons donc au point que j'ai touché plus haut. (II)

Toute contradiction implique quelque non-être. Mais tout non-être n'implique pas contradiction. Si le non-être qu'implique la «contradiction possible» est le non-être relatif dont j'ai parlé ci-dessus, on enlève à la contradiction possible sa part de contradiction. Par contre, si le non-être qu'implique la contradiction possible est le non-être identique à l'impossible, la contradiction possible est impossible. Bref, ce ne serait qu'à la condition d'être impossible que la contradiction possible serait possible.

#### IV

##### QUANTITÉ ET QUALITÉ

A propos de la quantité qui se transforme en qualité.—Dans les exemples donnés par Engels et reproduits par Staline dans *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*<sup>1</sup>, nous constatons que le *changement quantitatif* de la *qualité* d'une chose (p.ex. l'*augmentation* ou la *diminution de la température de l'eau*) peut provoquer le passage de cette chose d'un *état qualitatif* à un autre *état qualitatif* (de l'état liquide à l'état de vapeur ou de glace.) Cependant, je ne vois pas comment, de cette proposition énonçant un fait incontestable, on peut inférer (on dit, en effet, «par conséquent...») cette autre proposition radicalement différente: «la quantité se transforme en qualité». Je ne crois pas qu'on suppose le passage de la première proposition à la seconde immédiatement évident. Il faudrait donc sous-entendre quelque proposition intermédiaire qui justifierait l'inférence.

Or, qu'on y regarde de plus près et l'on verra qu'il faudrait supposer, au préalable, le *changement quantitatif* de la *qualité* (température, p.ex.) *en tout point identique* à cette même *qualité*, l'un ne différant de l'autre que de nom. Mais voilà qui entraînerait un double inconvénient. En effet: (a) pour avoir au moins un semblant d'inférence véritable, il faudrait sup-

1. Dans *Histoire du Parti communiste*, Moscou, 1939, pp. 101-102.

poser quelque différence entre la qualité et son changement quantitatif; (b) par contre, si l'on suppose le changement quantitatif en tout point identique à la qualité dont il est le changement quantitatif, l'inférence ne peut plus rien établir, il n'y a plus d'inférence.

En outre, si nous voulons l'appliquer à l'exemple donné plus haut, la proposition «la quantité se transforme en qualité» devrait se concrétiser comme suit: lorsque l'eau passe de l'état liquide à l'état solide, *le changement quantitatif s'est transformé en état solide*.

Marquons, du reste, que l'exemple en cause ne nous permet pas même de dire que la qualité sujet du changement quantitatif s'est transformée en une autre qualité. En effet, lorsque l'eau passe de l'état liquide à l'état solide, nous ne disons pas que la température s'est transformée en une qualité autre que la température. Au point de vue température, il n'y a eu qu'un changement de degré: un changement quantitatif de la qualité. C'est l'*état qualitatif* qui a changé. Engels dit, du reste, qu'il y a eu modification de l'état de cohésion et que l'eau s'est transformée en glace. Ce n'est ni la diminution de la température, ni la température, qui a passé de l'état liquide à l'état solide.

Peut-être me dirait-on que je ne saurais accorder la proposition «la quantité se transforme en qualité» parce que je n'aurais pas admis la contradiction possible. Mais à cela je réponds que, quand même, pour les besoins de l'argument, j'accorderais cette contradiction, encore faudrait-il que j'admette au préalable une contradiction (appelons-la A) qui rendrait impossible la contradiction dite possible (appelons-la B). En effet, il me faudrait admettre que le changement quantitatif de la qualité et la qualité elle-même, seraient à la fois mêmes et autres sous le même rapport. Or, si j'admetts cette contradiction A, je rends impossible la contradiction B, puisque, le changement quantitatif étant déjà à la fois identique et non-identique à la qualité, la transformation du quantitatif en qualité devient impossible.

CHARLES DE KONINCK.

---